

«À L'ART ON RECONNAIT L'ARTISAN»



*RECADREZ-MOI
SI JE ME*

TROMPE

IL EXISTE UNE CHOSE DONT LES PEINTRES ET PHOTOGRAPHES NE SAURAIENT FAIRE L'ÉCONOMIE, UNE CHOSE À LAQUELLE ON NE PRÊTE PAS TOUJOURS L'ATTENTION NÉCESSAIRE. MAIS SI ELLE VENAIT À MANQUER, ON NE VERRAIT PLUS QUE CELA, ET L'ŒUVRE NOUS PARAÎTRAIT INACHEVÉE, BANCALE, INSATISFAISANTE. CETTE CHOSE SI VISIBLE ET INVISIBLE, SI CAPITALE ET SECONDAIRE, C'EST LE CADRE. CET ÉCRIN MYSTÉRIeux S'IMPOSE À NOTRE INCONSCIENT POUR DES RAISONS ESTHÉTIQUES, CET ÉCRIN MYSTÉRIeux ÉCHAPPE À NOTRE REGARD CRITIQUE POUR DES RAISONS PRAGMATIQUES. C'EST À CET ÉQUILIBRE PARFAIT QUE L'ON MESURE LA RÉUSSITE D'UN CADRE. ALORS, ON IMAGINE L'IMMENSE RESPONSABILITÉ DES ENCADREURS...

De cela, les frères Phuong pourraient parler des heures... Qu'il s'agisse de Dan-l'artiste-peintre, d'Alexandre-le-doreur, d'Eric-l'encadreur ou d'Anthony-le-galeriste, il faut croire qu'ils savent poser le cadre puisque c'est entre leurs mains que finissent les peintures les plus renommées. Pardon, je sors du cadre, revenons à nos pinceaux, d'autant plus que nous sommes en droit de nous demander quel type de formation en biochimie moléculaire ou à l'émérité école des Beaux-Arts il faut suivre pour ne pas saccager un chef d'œuvre ! Et bien figurez-vous que c'est parce qu'ils ne sont pas entrés dans le moule que les frères Phuong sont devenus ceux que d'autres encadreurs ne peuvent pas encadrer dans les deux sens du terme.



Les Phuong étaient une grande famille d'origine chinoise, vivant au Viet-Nam, une fratrie de sept, même si dans leur cœur c'est huit... Réfugiés politiques, ils arrivent en France, leur chère si chère terre d'accueil, en 1983. Aucun d'entre eux n'oubliera leur grand-père, qui travaillait pour l'export de la bière en France, le secours catholique, qui les a aidés dans les premiers temps, qu'ils ont intégralement remboursé, Alexandre et Maria qu'ils considèrent comme leurs bienfaiteurs pour leur avoir permis de se lancer après plus de quinze ans de dur labeur.

Dan-l'artiste-peintre aimait se jouer des ombres et des lumières, du yin et du yang, attendant des femmes sa perpétuelle inspiration. Il couchait sur la toile un idéogramme, « squelette de la toile », sur lequel il ajoutait des projections de peintures au pinceau plat, tantôt avec une matière diluée, tantôt avec une matière plus crémeuse, s'amusant avec les couleurs, les textures et les reliefs ou la profondeur. C'est là et là seulement qu'intervenaient les courbes des femmes pour incarner des allégories de l'amour. « Aimer » est un des procès dont Dan Phuong veut rendre compte dans une entreprise qui peut prendre jusqu'à vingt jours avec les temps de séchage.

Alexandre était doreur pour d'autres patrons, Eric était encadreur à Neuilly-sur-Seine quand ils prirent tout à coup conscience qu'ils devaient travailler tous ensemble pour s'épanouir... Ils se donnèrent trois ans mais l'harmonie est parfois plus longue à atteindre... Quelques artistes leur faisaient pourtant confiance. Dan échangea techniques et produits avec eux, Alexandre et Eric s'occupèrent d'encadrer, de patiner et Anthony d'exposer les œuvres abouties et muries par ses frères et de fil en aiguille, de frère en frère, du Phuong en Phuong, de fond en comble, ils devinrent ces ovnis d'humilité et de grâce que les Happy Few connaissent et reconnaissent pour tout ce qu'ils sont. « L'humain avant tout », rabâchent-ils à trois têtes, cependant que Dan offre une toile à l'enfant qui passe par là...





Anthony, après 15 ans d'encadrement avec ses frères et après des courts d'histoire de l'art, crée, avec son épouse chinoise Léa, plusieurs galeries «A2Z-ART-GALLERY» sur Paris et sur Hong Kong. Ce couple va faire entrer les œuvres comme leurs cadres sur les marchés de l'art. Dans un premier temps, ils se concentrent plus particulièrement sur celles de la scène contemporaine chinoise, jusque-là, plutôt laissées de côté. Décidant de promouvoir les artistes contemporains de la diaspora chinoise en réponse à leur migration, l'équipe s'enrichit de la présence de Sophie, bras droit de Léa et d'Antoine, bras droit d'Anthony, équipe pour laquelle l'art repose essentiellement sur trois piliers. Un pilier technique d'abord, pour raviver la flamme de la curiosité du grand public qui met en valeur la main de l'artiste plutôt que l'idée de l'artiste, le tout corroboré par l'encadrement d'Anthony, précieux. Un pilier « humaniste », qui recherche la force d'interrogation ; l'idée étant que le public réagisse, de façon positive ou négative, en tout cas qu'il y ait une interaction émotionnelle entre lui et l'artiste puisque la curiosité engendre l'émotion. Cet émoi est de ce fait le troisième pilier, qui tend vers la soif de connaissance insatiable. La boucle serait bouclée, le pari serait gagné si chacun pouvait sortir de sa condition physique pour aller vers sa condition spirituelle. C'est du transcendantalisme.



Boutique: 18 rue le Bua, Paris XX^e
www.atelierphuong.com

Atelier: 90, 92 rue Victor Hugo
 94200 — Ivry-sur-Seine

A2Z ART Gallery
 24 rue de l'Échaudé Paris VI^e
www.a2z-art.com



Le secret, c'est qu'ils sont autodidactes comme s'il fallait échapper au cadre pour mieux encadrer. L'alternance entre les feuilles d'or et de cuivre apporte une mélodie nouvelle à l'exercice suranné... La minutie et le respect de l'œuvre qui pourrait se briser au contact du verre si le pari n'était fixé au millimètre près, fait de toute cette machination une entreprise des plus risquées, ce que personne ne sait. Cette adrénaline vient sublimer l'altérité de l'œuvre qui se fait quasiment collective. Ils aiment la liberté que demande leur métier, mais jamais ils n'en abusent. Les frères Phuong sont les meilleurs car ils font leur maximum pour sublimer l'œuvre sans jamais la dénaturer. Le contenu ne doit pas disparaître au profit du contenant. C'est alors que comme par métonymie, le dedans et le dehors font l'amour pour générer un chef d'œuvre. C'est un travail de funambuliste, c'est un travail de marionnettiste où ceux qui tiennent les ficelles doivent savoir s'éclipser pour que la magie opère. Un mauvais cadre atrophierait le moindre sujet ou objet. Le cadre me rappelle l'amour, il n'en finit jamais de faire le tour de la question, il fait corps pour faire couple, on l'oublie quand il est présent, on s'en rappelle s'il est absent, on n'arrive jamais à le considérer à sa juste valeur et c'est l'être entier qui se disperse sans ce contour bienveillant. Puisse chacun trouver son cadre dira celle qui les a toujours fait tomber,

TALINE KORTIAN

PHOTOS: JOANNA DELYS